

Michel Bussi

LES OMBRES
DU MONDE

Roman

Les Presses de la Cité 

Michel Bussi

Magicien du suspense, Michel Bussi aime avant tout surprendre... en nous manipulant. Chaque histoire qu'il tisse est un jeu de miroirs déformants, une quête de vérité en forme de labyrinthe, où la moindre certitude se dérobe derrière des leurres et des faux-semblants.

La surprise est aussi dans le regard du romancier sur l'humanité. Enseignant-chercheur à l'université de Rouen pendant vingt-cinq ans, spécialiste et pionnier de la géographie de la démocratie, Michel Bussi a toujours eu la conviction que la géographie ne servait pas à faire la guerre, mais à construire la paix.

Après avoir exploré les cartes du monde, l'écrivain a ensuite tracé, dans ses romans, les cartes des âmes humaines. Ses personnages ? Des invisibles, des figures de l'ombre qui, sous sa plume, prennent enfin toute la lumière. Chez Michel Bussi, les héros sont des héroïnes et le courage, une vertu féminine. À l'œuvre, des êtres en quête d'identité, animés par un besoin de réparation... qui peut aller jusqu'à la vengeance, parfois la plus redoutable.

À leur côté, les lieux prennent vie pour devenir eux aussi des personnages à part entière : l'évasion vers des horizons lointains – des îles Marquises au Mali, de la Guadeloupe à la Corse, de La Réunion au Rwanda – côtoie la redécouverte de paysages familiers, dont la Normandie, où il est né et vit encore aujourd'hui.

Si Michel Bussi est l'écrivain des métamorphoses : celles des histoires, des destins, des lieux, il n'écrit pas pour changer le monde, mais pour changer notre regard sur le monde. Lire ses romans, c'est accepter de se perdre pour mieux se retrouver, et découvrir, à chaque page, l'extraordinaire caché dans l'ordinaire.

Michel Bussi est depuis plus de dix ans l'un des écrivains préférés des Français et le plus adapté à la télévision et en bandes dessinées. Ses ouvrages sont traduits dans trente-huit pays. Il est l'auteur aux Presses de la Cité (puis Pocket) de *Nymphéas noirs*, polar français le plus primé en 2011, *Un avion sans elle* (Prix Maison de la Presse) et aussi *Ne lâche pas ma main*, *Le temps est assassin*, *On la trouvait plutôt jolie*, *J'ai dû rêver trop fort*, *Rien ne t'efface* ou *Les Assassins de l'aube*.

Le Rwanda



1

Il était une fois

Il était une fois un petit royaume grand comme un département français. Un royaume bien caché, quelque part en Afrique. On racontait même que les plus grands fleuves du monde y prenaient leur source.

C'était un royaume dont rien ne semblait pouvoir troubler la quiétude. Les habitants y parlaient la même langue, y priaient le même dieu, un dieu unique, y respectaient les mêmes règles sociales et politiques, des règles strictes.

C'était un royaume sous les tropiques, là où d'ordinaire les chaleurs sont extrêmes, les pluies diluviennes et les montagnes infranchissables. Rien de tout cela ici. Ce petit royaume s'élevait à plus de mille mètres d'altitude, afin que les températures y soient douces toute l'année. Le relief y était plus doux encore, et se résumait à un horizon de collines, plus de mille disait-on, jamais bien difficiles à gravir, jamais bien compliquées à cultiver, et les hommes et les femmes, plus nombreux ici qu'ailleurs, les avaient peintes de mille nuances de vert. Vert thé, vert sorgho, vert haricot ou vert pâturage. C'était un royaume où éleveurs et cultivateurs se partageaient les mêmes villages.

Ce petit royaume vivait à l'écart du monde, mais il nous aurait pourtant paru étrangement familier, on s'y serait senti presque comme chez soi.

C'est d'ailleurs ce qui s'est passé.

Les premiers à le découvrir, les premiers étrangers je veux dire, ont cru y être là-bas chez eux : ce royaume si lointain ressemblait beaucoup à celui qu'ils avaient quitté. Ce nouveau territoire était pour eux comme un miroir, un pays modèle, une planète jumelle.

Une terre de toutes les convoitises tant elle était désirable. Un trésor. De ceux que l'on refuse de partager, de ceux que l'on se dispute, au risque de le déchirer.

Comment ces explorateurs auraient-ils pu approcher la vérité ?

Ce royaume cachait un secret. Un secret que personne n'a jamais pu percer, ni ceux qui y ont vécu, encore moins ceux qui y sont morts. Un secret comme une malédiction, pour les fous ayant cru pouvoir se rendre maîtres d'un royaume aussi minuscule.

C'est mon histoire. Celle d'un petit royaume caché au cœur de l'Afrique. On racontait que personne, avant la fin du XIX^e siècle, n'y avait jamais vu un homme blanc. Mon histoire, est-ce un hasard, commence exactement cent ans plus tard.

Espérance

2

Ambassade de France, Kigali *7 avril 1994*

— Passez-moi le conseiller Afrique du président ! C'est une urgence absolue.

— Une seconde, monsieur. Je dois procéder à certaines vérifications. Il va me falloir...

— M'identifier ? Nom de Dieu, vous devez voir mon numéro s'afficher sur votre écran. Je suis l'attaché de défense de l'ambassade de France au Rwanda. Je vous appelle sur une ligne sécurisée !

— En effet, monsieur. Je vous demande seulement quelques instants. Le temps de m'assurer que...

— Je n'ai pas quelques instants ! Vous suivez les actualités, à l'Élysée ? Vous êtes au courant qu'un Falcon 50 a été abattu dans le ciel de Kigali hier soir, et qu'il transportait trois ressortissants français, ainsi que les présidents du Rwanda et du Burundi ? La ville et le pays tout entier sont au bord de l'explosion. Nous sommes retranchés dans l'ambassade. J'ai devant moi deux militaires du DAMI¹ Panda. Les premiers massacres auxquels ils ont assisté sont terrifiants. Alors je vous répète, passez-moi un conseiller du président Mitterrand.

La longue tirade de l'attaché de défense parut enfin produire une réaction. Le secrétaire de l'Élysée, du moins le fonctionnaire chargé de trier les priorités parmi les appels diplomatiques provenant des cent soixante ambassades de France dispersées sur la

1. Détachement d'assistance militaire et d'instruction.

planète, sembla enfin comprendre qu'un drame se jouait à plus de six mille kilomètres de Paris, et qu'il devait transmettre le relais à quelqu'un de plus compétent.

— Bien. Je vous demande de rester près de votre téléphone. Je contacte François de Grossouvre et je vous rappelle le plus vite possible.

L'attaché de défense de l'ambassade de Kigali raccrocha.

— Alors ? s'inquiéta le premier des deux militaires.

C'était un homme solide : épaules larges, mots rares et choisis, gestes rapides et précis. Un étrange collier, une sorte de petit grelot qu'on attache au cou des chèvres, pendait sur sa poitrine.

— Il nous rappelle, fit l'attaché. Il essaye de contacter un conseiller.

Le second soldat pesta. Son crâne, mais également ses cils et ses sourcils, était intégralement épilé.

— Qu'il fasse vite ! Les minutes qui viennent seront décisives. Si les extrémistes hutu prennent le pouvoir...

Il ne parvint pas à achever sa phrase. L'attaché de défense s'étonna : le militaire au crâne rasé paraissait sur le point de craquer. Qu'avait-il pu voir dans cette ville pour être secoué à ce point ? Depuis hier, depuis que ce foutu Falcon 50 avait été abattu en vol, seuls les soldats français et belges, ainsi que les casques bleus de l'ONU, pouvaient encore circuler en ville.

— Nous devons garder notre sang-froid, s'entendit affirmer l'attaché de défense. Attendre les ordres.

Des phrases toutes faites inadaptées à l'urgence, il en était conscient. L'ambassadeur lui-même ne prendrait pas la moindre décision sans l'aval de l'Élysée. La situation était inédite. Aucun des protocoles prévus par les stratèges du Quai d'Orsay ne pouvait s'appliquer. Minute après minute, le pays allait basculer dans le chaos.

Comme pour le confirmer, une rafale de tirs, à une centaine de mètres à l'ouest de l'ambassade, troubla le silence du bureau. C'est là qu'habitait la Première ministre, pensa immédiatement l'attaché

de défense. Agathe Uwilingiyimana était la seule à pouvoir stopper l'hécatombe, la seule capable de rassembler le pays, s'il était encore possible de le réconcilier. Les extrémistes allaient-ils chercher à l'éliminer ? Impossible, se rassura l'attaché de défense, un solide peloton de casques bleus la protégeait.

Les tirs s'espaçaient. Les affrontements se déplaçaient sans doute vers un autre quartier. Le fonctionnaire de l'ambassade leva un instant les yeux vers les symboles rassurants de la République : la statue de Marianne, le drapeau tricolore fièrement dressé sur sa hampe d'acier, le portrait de François Mitterrand accroché au milieu du mur... juste à côté de celui de Juvénal Habyarimana, le président rwandais assassiné la veille. L'attaché de défense possédait une certaine expérience, il avait été en poste dans une quinzaine de pays et visité la plupart des autres ambassades de Kigali. Dans aucune d'entre elles le portrait du président rwandais n'était affiché. L'ambassadeur Marlaud l'avait trouvé cloué au mur le jour de son arrivée et n'avait jamais osé le décrocher.

Une erreur ? Une erreur de plus ? Il avait entendu parler des rumeurs. La présence de ce mercenaire français, Paul Barril, sur le tarmac de l'aéroport de Kigali. La boîte noire du Falcon que les services secrets français recherchaient, déjà.

Il vérifia machinalement si le téléphone était bien raccroché. Que l'Élysée réponde, vite ! Que les ordres descendent de Paris. Qu'ils n'aient plus à réfléchir, juste à obéir...

— Qu'est-ce qu'ils attendent ? s'impatienta le militaire au crâne rasé. Chaque seconde compte. Il faut à tout prix donner l'ordre à la MINUAR¹ de se déployer.

— Sortir de notre neutralité ? s'inquiéta le fonctionnaire. Faire intervenir les casques bleus ?

— Le capitaine Libreville a raison, insista le second soldat. L'ambassadeur Marlaud doit contacter le général Dallaire,

1. Mission des Nations unies pour l'assistance au Rwanda.

s'entendre avec lui pour reprendre le contrôle de Kigali, sans attendre la décision de Paris.

Court-circuiter les ordres du président Mitterrand, rien que ça ? Un incendie meurtrier ravageait la capitale rwandaise et ces militaires jetaient encore de l'huile sur le feu.

Le téléphone sonna à cet instant précis.

L'Élysée.

L'attaché de défense prit une longue inspiration avant de décrocher.

— Ambassade de Kigali ? demanda une voix inquiète. Vous avez souhaité parler à François de Grossouvre ?

L'attaché souffla. Grossouvre était un ami intime de Mitterrand, un de ses plus proches conseillers et un très bon connaisseur du Rwanda. Même s'il n'avait plus autant de pouvoir qu'avant, il restait un diplomate influent, le seul, par exemple, à être resté en contact avec ce fameux capitaine Barril. Grossouvre allait se débrouiller pour démêler la partie qui se jouait entre ces barbouzes, les extrémistes du Hutu Power et l'armée des exilés tutsi qui menaçait d'envahir le pays.

— Oui. Et c'est urgent ! Passez-le-moi.

— Cela ne va pas être possible, monsieur.

L'attaché faillit exploser. Tout ce temps d'attente pour rien ?

— Je vous le répète, passez-moi François de Grossouvre. Il y va de la raison d'État.

— Je l'entends bien, répondit calmement son interlocuteur à l'Élysée, cela ne sera néanmoins pas possible.

Le fonctionnaire de l'ambassade de Kigali croisa le regard des deux militaires du DAMI. Quelque chose leur échappait.

— Ce ne sera pas possible, poursuivit la voix de l'Élysée. François de Grossouvre est décédé.

— Décédé ?

— Exactement, monsieur. Dans son bureau de l'Élysée.

L'attaché de défense se laissa tomber dans son fauteuil, évalua par la fenêtre la fumée noire qui montait de la colline de Nyarugenge. Un mort à l'Élysée. Était-ce seulement déjà arrivé ?

Grossouvre devait avoir plus de soixante-quinze ans, calcula rapidement l'attaché. Avait-il succombé à un AVC ? Un infarctus ? Une chute accidentelle ?

— Vous... balbutia-t-il, vous en êtes certain ?

— On le serait à moins. Un gendarme du GIGN l'a retrouvé dans son bureau. Une balle de 357 Magnum lui a arraché la moitié du cerveau.